

Récit d'une renaissance

Fleurs de crachat de Catherine Mavrikakis. Leméac, 199 p.

Martine-Emmanuelle Lapointe

Numéro 207, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, M.-E. (2006). Récit d'une renaissance / *Fleurs de crachat* de Catherine Mavrikakis. Leméac, 199 p. *Spirale*, (207), 49–50.

RÉCIT D'UNE RENAISSANCE

FLEURS DE CRACHAT de Catherine Mavrikakis
Leméac, 199 p.

ELLES SONT cruelles et vitrioliques, de véritables empoisonneuses qui ne se soucient guère de plaire à leurs proches, de flatter leurs collègues ou leurs supérieurs. Elles prétendent préférer la fange, le mépris, la laideur, elles disent détester l'unanimité, l'arivisme et la politesse, ces maladies sociales qu'elles condamnent toujours violemment, telles des harpies vociférantes. Elles sont là, blessures ouvertes, prêtes à être détestées et honnies par la communauté des bien-pensants. Les narratrices de Catherine Mavrikakis — du moins l'a-t-on affirmé et écrit à plusieurs reprises — sont des combattantes au sens strict qui refusent de souscrire aux règles de la société contemporaine. Qu'elles se nomment Catherine, Sappho-Didon Apostosias ou Flore Forget, elles se présentent comme des dénonciatrices amères de l'horreur ambiante, « fille[s] très armée[s], [...] Athéna toute[s] cuirassée[s] », « justicière[s] de la vie désespérée ».

Mais faut-il réellement les croire? Qui a dit que les discours des personnages de fiction se devaient d'être tenus pour parole d'Évangile? Prisonnières de leur propre système, victimes de leur mauvaise foi, les narratrices de Mavrikakis ressemblent plus souvent qu'autrement à ce qu'elles dénoncent. Le jeu de la déflagration verbale, de l'érucciation pour citer le titre du dernier roman de l'auteure, n'est en effet qu'un paravent voué à dissimuler une trop grande sensibilité, une tendresse incommensurable dirigée vers les êtres aimés, vivants comme morts. Le dernier roman de Catherine Mavrikakis, *Fleurs de crachat*, en témoigne encore plus éloquemment que *Deuils cannibales et mélancoliques* (2000) et que *Ça va aller* (2002). Comme ses prédécesseurs, la grande chirurgienne Flore Forget est enragée contre le destin, le sien, celui de sa communauté, celui de sa famille. Depuis que sa mère Violette est morte, une femme lumineuse qui aimait les fleurs et les jardins, Flore râle, traîne péniblement sa carcasse, se réfugie dans la pharmacodépendance pour mieux oublier le présent qui l'angoisse et l'afflige. Incapable de mener à nouveau une vie normale, elle conçoit la disparition de sa mère comme une sorte d'abandon, de trahison : « Je ne voudrais pas être cette fille amoureuse qui dit oui à sa Maman, qui n'a dit oui qu'à elle. Je ne me suis jamais mariée. Je n'ai jamais quitté Maman [...] Mais franchement Maman, as-tu pensé à moi?

Pourquoi as-tu refusé de te faire brûler si peu vive, de t'anéantir presto, de te faire rôti les os et griller la bidoche? Pourquoi n'as-tu pas voulu que la chaleur fût tienne et que du trépas on ne parle plus? » Or le roman tout entier parle justement du trépas, de la douleur qu'il a fait naître et de la difficile reconstruction de soi qui doit inévitablement succéder à la période de deuil.

Tout recoudre

Récit de deuil et de filiation à la fois, *Fleurs de crachat* se présente également sous la forme d'un roman familial. Flore Forget relate non seulement sa propre histoire, mais aussi celle de sa famille française obsédée par la Deuxième Guerre mondiale, de son frère Florent, de sa tante Suzanne, de son amie Milena, de tous ses êtres désunis qui ont traversé son existence. En bonne chirurgienne, « connue [...] pour les belles coutures, les cicatrices invisibles, la minutie avec les aiguilles et le fil chirurgical », elle a longtemps réussi à « coupe[r] ce qui [lui] pourrissait la vie », amours infortunées comme amitiés sans lendemain. Mais la disparition de sa mère provoque un renversement subit qui l'oblige à affronter ses rancœurs et ses spectres; en somme, à tout recoudre.

Trois personnages apparaissent particulièrement importants dans ce processus de réparation : Florent, Vincent et Rose, le frère, l'amoureux et l'enfant. Le premier, rebaptisé l'Félé, a volé à sa sœur sa psychose, celle de se voir « en route pour les camps de concentration », de revivre la tragédie d'Anne Frank et les horreurs d'une guerre pourtant terminée. Il lui a aussi dérobé son enfance en partageant avec elle l'« inceste quotidien », les « minougeries », les « amourachades et puis aussi [l]es colères, [l]es crises de possession ». Disparu pendant trente ans, il revient la hanter à la mort de leur mère, toujours convaincu qu'il a pour mission ultime de venger les victimes des deux guerres mondiales. Florent représente le passé au sens propre, soit une mémoire hypertrophiée reçue de la lignée maternelle qui pèse fatalement sur les héritiers : « Et bien sûr, cela ne parle que de guerres. Que de tanks allemands, d'obus de la vraie, de la 14. Et puis du temps qui passe et des frères et sœurs qui ont gâché la vie de tous et chacun. On finit par se détester. C'est une longue plainte, un vrai cœur antique où ça fait

dans la jérémiade. » Florent et Flore, « mêmes mauvaise herbe » souffrent tous deux d'un complexe historique, d'une hypermnésie qui les condamne à ressasser constamment les mêmes rengaines, les mêmes douleurs, les mêmes nostalgies. Pour échapper à cette obsession étouffante, Flore se résoudra à couper le lien qui l'unit à son frère, le laissera seul avec sa folie meurtrière et ses histoires de rivalités lointaines. Elle acceptera enfin d'être de son temps et cédera à la tentation de l'oubli qui efface parfois les pires tragédies : « Je ne suis pas la France, je ne suis que moi. Je suis l'Américaine, celle du Nord, la fille de la neige. »

Si Florent incarne le passé, Vincent habite le présent; si Florent vole et dérobo, Vincent donne et nourrit. Filant les métaphores végétales et florales, Catherine Mavrikakis lui confère les traits du peintre des tournesols : « toi Vincent, le peintre de la vie, l'illuminé terrestre, le fou sublime à l'oreille fendue, au lobe déchiré. Un petit bijou, lové entre tes cheveux roux, flammèches néerlandaises d'un incendie mal éteint. » L'artiste, cependant, est ici dépeint comme un être doué pour le bonheur, une « fée du quotidien », pense même Flore, possédant le mystérieux pouvoir d'habiter l'instant. Son patronyme Rieux appelle la spontanéité et la joie; son métier de cuisinier lui permet de veiller sur les siens, de leur offrir d'éphémères jouissances; son « bonheur entier réside complètement dans le plaisir de nourrir les autres, dans le plaisir de les voir jouir du présent de la vie ». Après avoir tenté en vain de résister aux assauts de Vincent, Flore se livre à lui complètement. Et c'est sans doute cette capitulation, don de soi absolu et frénétique, qui éloigne le plus radicalement Flore de la mort. En choisissant Vincent, elle accepte aussi l'héritage de sa mère, elle se débarrasse de ses spectres, des tourments familiaux qui l'accablent pour mieux vivre par elle-même et pour elle-même. « Ma mère était comme toi, un beau bœuf normand, une fille des champs dans lesquels poussent des fleurs simples comme des pissenlits dont on ferait des salades fines et délicieusement âcres », avoue-t-elle à son amant.

Quant à Rose, la fille de Flore, elle représente évidemment l'avenir. Comme *Ça va aller* qui empruntait une forme quasi testamentaire — et de manière plus extrême puisque la mère s'y suicidait pour ne pas imposer à sa fille le fardeau de ses « lignées tragiques » —, *Fleurs de*

crachat propose une réflexion sur le legs maternel. Loin d'imiter Sappho-Didon Apostosias toutefois, Flore Forget choisit d'accompagner sa Rose, lui offre une enfance dépourvue de tragédies : « *Rose, je voudrais tant te faire cuire une enfance clafoutis, une enfance profiterole, croquignole, puits d'amour, chouquette. Je te commande une enfance en petites pâtes de fruits. De la praline des heures, de la nougatine des rêves. Je désire pour toi des souvenirs à l'orangeade, une mémoire grenadine [...]* ». Sucrée, fleurie, pastelle et tendre, sans doute aussi stéréotypée que les gravures ornant les livres de la Comtesse de Ségur, l'enfance de Rose sera remplie d'espoirs et de promesses, du moins tel est le vœu formulé par sa mère qui a décidé de se réconcilier avec le monde des vivants.

Tout meurt. Tout refléurit

Des fleurs, du sucre d'orge, des envies de dîners gastronomiques et des promesses de bonheur, tout cela semble de prime abord fort éloigné des thèmes auxquels Catherine Mavrikakis nous avait habitués. Pourtant, une continuité s'établit entre *Fleurs de crachat* et les deux premiers romans de l'auteure. Le spectre de la mort (incarné par les Hervé de *Deuils cannibales et mélancoliques* ou par le fantôme d'Hu-

bert Aquin dans *Ça va aller*), la folie, la haine de soi, les excès de langage, le rythme haletant et syncopé demeurent, mais côtoient des envies de légèreté et des envolées aux accents lyriques. En d'autres mots, un certain extrémisme, que l'on pourrait sans doute rattacher à une soif de provocation, traverse la prose de Mavrikakis. Plusieurs scènes, par exemple, rendues à travers les monologues de Flore, donnent à lire des désirs anthropophages assimilés au fantasme du meurtre gratuit, meurtre de la mère, des origines et du passé. Soutenus par une violence parfois terrifiante — mais chez Mavrikakis, même les élans de tendresse ont quelque chose de terrible —, ces passages rappellent étrangement l'univers de Réjean Ducharme, modèle et repoussoir à la fois de l'auteure qui l'avait en quelque sorte tendrement éreinté dans son précédent roman. « *Tout avaler* », « *tout détruire* », ces injonctions formulées par le personnage de Bérénice Einberg dans *L'avalée des avalés* n'évoquent-elles pas les envies contradictoires de Flore qui, après avoir aimé « *à la folie, passionnément et puis plus du tout* », a un seul regret : « *ne pas avoir tué* » ? On l'aura compris, l'auteure et ses personnages vomissent les tièdes, ce qui aura sans doute l'heur de déplaire à certains. La nuance et le relativisme n'ont guère leur place ici. Dans les premiers

chapitres surtout, le style parataxique, la surcharge et le baroque irritent. Pourquoi nous bouscule-t-on ainsi ? À quoi mèneront ces plaintes incessantes, ces aveux qui enferment dans une sorte de fureur et de haine généralisées ? Or, lorsque Flore Forget sort d'elle-même pour nous présenter d'autres personnages, lorsque le soliloque se transforme en roman, l'on s'avoue vaincu. C'est peut-être ce qui distingue *Fleurs de crachat* de tous ces textes intimes — des carnets aux fausses confessions confinant le plus souvent au narcissisme — qui paraissent en grand nombre et dont on finit par se lasser. Si Flore Forget est une égocentrique de la pire espèce, elle arrive tout de même à nous intéresser à son « triste » sort.

En somme, la force de *Fleurs de crachat* pourrait bien résider dans le mélange des tons et des genres, mais aussi dans le côtoiement de l'horrible et du sublime, de la mort et de la vie. Le dénouement du roman s'avère à cet égard des plus révélateurs. Flore y vit littéralement l'ultime enseignement de sa mère. L'épithaphe gravée sur la tombe de Violette ne soutient-elle pas que « *Tout meurt. Tout refléurit. Tout refléurit. Tout meurt* »...

Martine-Emmanuelle Lapointe



**If I were to work 10 hours
at work I despised and hated,
I should spend my leisure,
I hope, in political agitation, but,
I fear, in drinking.**

Mathieu Beauséjour, *Three Internationales (Diversion)*, vue de l'exposition ayant eu lieu à Londres à la Galerie Space - The Triangle du 15 janvier au 15 février 2005.